

VIN TONIQUE et APERITIF RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11.000.000 DE BOUTEILLES L. VIOLET. - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

BYRRH

LE BULLETIN DU JOUR.

Suite de la 1ère page.

qui deviendrait exécutoire après ratification des gouvernements intéressés. Or, cette convention, qui se trouve insérée dans la "Gazette of London" porte entr'autres les signatures des représentants de l'Allemagne, de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Dans notre Bulletin du 18 juillet dernier, nous avons eu l'occasion de rappeler les travaux de cette conférence, qui a établi une charte appelée "Laws and Customs of Naval War", et d'expliquer à nos lecteurs que l'article 22 de cette charte distingue les objets et marchandises qualifiés de contrebande absolue; que l'article 23 énumère les articles de contrebande conditionnelle et qu'enfin, un article 24 dit textuellement: "Les articles suivants, susceptibles d'être employés en temps de guerre aussi bien qu'en temps de paix, peuvent, sans avis préalable, et sous le vocable de contrebande conditionnelle, être traités comme contrebande de guerre: 1o Food Stuffs... 3o Raw cotton..."

Est-ce assez clair? Et que penser, dès lors, de certains journaux américains qui, dans leurs "Editorials" de ces jours passés, qualifiaient de nouvelle infamie la mesure prise par l'Angleterre, à l'égard du coton, déclaré désormais contrebande de guerre? La conférence a pareillement discuté la question de blocus, et, en dernier lieu, elle adoptait la doctrine que le droit de capture s'étendrait à la zone environnant une ligne de démarcation déterminée, enveloppant les côtes ou fortresses déclarées en état de blocus. Ce blocus devait être en tout cas effectif, c'est-à-dire que les forces navales employées devaient être suffisamment nombreuses pour interdire réellement l'accès du territoire ennemi. Or, en déclarant, le 10 février, les eaux anglaises comme zone de guerre, les Allemands ont violé le principe du blocus effectif, puisque leur flotte est, presque entièrement immobilisée dans le canal de Kiel. Par humanité, toutes les nations contractantes admirent le principe que les bateaux de pêche innocents seraient respectés par les hélicoptères. Or, les sous-marins allemands coulent impitoyablement les chalutiers qu'ils rencontrent. Les principes que nous venons de résumer étaient utiles à rappeler, à la suite d'un des derniers discours du Kaiser qui parlait de violation des règles internationales par ses ennemis, alors que tous les jours, sur mer, les Allemands donnent des preuves évidentes de leur parti pris d'ignorer les contrats passés entre les nations maritimes avant la guerre actuelle.

P. H. ERMONT.

LETRE D'UN PARISIEN

Suite de la 1ère page.

et autres inventions allemandes accueillies avec une même naïveté enfantine par les journaux turcs qui sont des succursales de l'Agence Wolff.

"Ajoutez à cela que les Allemands publient à Berlin, un journal turc "Sinar-E-Tidjaret" (commerce et industrie) qui est distribué à plus de cent mille négociants turcs et écrit tout entier pour la grande gloire de l'Allemagne. Vous voyez bien, me dit notre diplomate, que vous avez tort de ne pas connaître le turc, vous pourriez suivre au jour le jour, la propagande allemande et ses mensonges propagés dans tout l'Orient.

Pour répondre à cette propagande sans trêve ni merci, nous Français nous n'avons rien à opposer que notre bonne foi. En temps ordinaire c'est à coup sûr bien assez, mais dans les circonstances actuelles, c'est insuffisant.

Décidément je crois que c'est le vieux diplomate qui a raison, et puisque nous ignorons la langue turc, nous ferons bien de prier ceux qui la connaissent de veiller.

JEAN-BERNARD.

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.

Observations prises samedi à 8 heures du soir. DIMANCHE 29 août 1915.

Prediction pour la Nouvelle-Orléans et les environs 1/2 Temps couvert; vents légers et changeants.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Location and Temperature. Rows include Nouvelle-Orléans, New York, Washington, etc.

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 29 août 1915 à la Nouvelle-Orléans.

Prisonnier de guerre

Contre le "cafard"

Je ne sais pas s'il est possible de comprendre, quand on ne la pas ressentit, l'état d'âme du soldat qu'un hasard de guerre a amené et retient pendant des mois, à quinze cents kilomètres de son pays, devant le même horizon laid et ennuyeux, — entre quatre grillages. Il y a des moments où l'on se demande, très sérieusement, si l'on en sortira jamais. Tant de jours et tant de semaines se passent sans amener le moindre événement, qu'il semble que la vie soit arrêtée, et qu'on finit par s'habituer littéralement dans l'indifférence et le dégoût de tout. Cela, c'est le "cafard", l'ennemi contre lequel le prisonnier doit s'efforcer de lutter de toutes ses forces; un ennemi aussi dur à vaincre que celui qui est là-bas, en face des nôtres, sur le champ de bataille, parce que c'est un ennemi sournois et patient, qui ne laisse aucun répit et qu'on ne peut atteindre. Pour en triompher, il faut beaucoup de courage, et surtout la volonté de ne pas se laisser abattre, de réagir contre la dangereuse torpeur; de faire quelque chose. — n'importe quoi.

Il semble que ce soit cet instinct qui pousse le malheureux exilé à reprendre, même dans l'état extraordinaire où il se trouve, les habitudes (quand il le peut) de sa condition ordinaire. C'est ce qui fait le pittoresque d'un camp de prisonniers.

Les gouniers arabes avec leurs haïks blancs ou rouges, leurs grands burnous et leurs allures hautaines de seigneurs moyenâgeux, y mettent une note d'exotisme inattendue. Ils étaient, avant qu'on eût réuni tous les musulmans dans un même camp, comme un vol d'oiseaux des îles, éparpillés à travers l'Allemagne. Ce sont des hommes magnifiques et extraordinaires. Ils ont sur la guerre des idées d'autrefois et ne comprennent pas très bien comment il se fait qu'ils sont là, captifs, comme des animaux pris au piège. Il a fallu tout leur fatalisme et l'absolue certitude que cette aventure-là était écrite aussi au livre de leur destinée, pour la leur faire accepter.

Isolés, ils demeurent impénétrables et muets, accroupis, roulés en boule dans leur burnous, impassibles durant des journées entières, et ne sortent de leur somnolence qu'aux heures des prières qu'ils disent, comme là-bas, avec de grands saluts et de grandes prosternations, tournés du côté de La Mecque. Mais quand ils sont réunis, ils redevennent des êtres vivants et sociables. Les Allemands, tout d'abord, ont pensé les avoir pour eux. Un Bohême qui parlait arabe leur expliqua que la guerre sainte était déclarée, que les Allemands ne se mêlaient jamais d'histoires de religion et que, s'ils voulaient, on allait leur rendre leurs armes et leurs chevaux. Ils traient se battre, sous l'étendard du prophète, là-bas, en Turquie. C'était habile, mais les Arabes refusèrent en disant qu'avant tout ils étaient Français et prétendaient le rester. Les Allemands ne se tinrent pas pour battus et leur accordèrent quelques faveurs, entre autres celle d'habiter tous ensemble dans une même baraque.

Le logis offre un coup d'œil tout à fait fantastique. On s'y croirait transporté au cœur de l'Algérie. Les Arabes, accroupis ou assis sur des couvertures, causent gravement et fument des cigarettes. Aux murs sont pendus dans un désordre chatoyant et multicolore, des objets de toutes sortes et des vêtements de toutes les couleurs. Tout comme au café maure, ils passent leurs journées à rêver, à chanter des prières, à raconter des histoires interminables et merveilleuses.

Quelques-uns parlent français, il y en a même qui ont fait leurs études au lycée et composent des vers. Beaucoup d'entre eux sont très riches et possèdent des moutons innombrables, des chevaux magnifiques et des terres immenses qui s'étendent à perte de vue. On s'imagine sans peine le chagrin qu'ils ont dû éprouver, en cage, avec pour toute nourriture, ces soupes infâmes dans lesquelles, toujours, il y a du cochon. Les plus fanatiques observent cette règle à la lettre et ne mangent que les jours où l'on donne du poisson. Ils se contentent, pour leur journée, du café du matin avec un petit morceau de pain; mais la plupart refusent seulement la saucisse et le boudin.

Ils célèbrent les grandes fêtes prescrites par leur religion. En novembre dernier, ils ont réussi à donner à leur fête des Moutons une véritable solennité: ils ont passé toute la nuit en prières, en récitation le Koran, et le matin, selon la loi, ils ont distribué une partie de leur bien aux pauvres, c'est-à-dire aux Russes, qu'ils ont gorgés de pain, de confitures et de saucisses achetées à la cantine. Il pleuvait et c'était lamentable, cette fête qu'ils célébraient d'ordinaire avec du soleil, sous

le grand ciel bleu d'Afrique. Un des gouniers m'avoua avoir eu ce jour-là un tel cafard qu'il sortit de la baraque pour pleurer, et voulut se tuer. Et quelle désespérante sensation d'exil dominait, dans le brouillard, dans le froid et la bise, cette vision d'Arabe à tête de roi maure, pataugeant dans la boue, éclaboussant ses culottes blanches, ses bottes rouges et jusqu'à son haïk immaculé, troussant tant bien que mal son manteau pour se laver les mains dans sa gamelle, avant de prier Allah sous le ciel lugubre d'Allemagne!

Le groupe russe présente un tout autre aspect. Pauvres et chers camarades! Ils sont ici les plus malheureux de tous. L'Allemand, qui affecte de les mépriser, les brime et les maltraite à plaisir. Ils n'ont pas d'argent; et de là-bas — du lointain pays natal — on ne les ravitaillait guère. En sorte qu'ils ont faim bien plus souvent que les autres, et que leur appétit a quelque chose de farouche!

Mais la triste impression que peut faire naître chez l'étranger la vue d'une telle misère ne dure pas quand on les connaît mieux. On s'aperçoit que ces miséreux ont des yeux très doux et très candides, que de bons sourires illuminent leurs faces, qu'ils sont volontiers aimables et serviables, et souvent d'une intelligence vive et ingénieuse. Est-ce leur faim, s'ils sont malheureux et s'ils ont faim? Ils ne reçoivent presque rien de chez eux, et pourtant, comme ils y pensent, à leur cher eux! Comme ils aiment à l'évoquer, à se remettre l'âme dans les souvenirs! Souvent ils se rassemblent pour chanter (certains d'entre eux ont des voix superbes) et exécutent avec beaucoup de sentiment des chansons à plusieurs voix. Ce sont des airs populaires, tristes et doux, un peu sauvages, tout pleins d'une poignante mélancolie; quelquefois, au contraire, la chanson est alerte et joyeuse, il y a un couplet

qu'un seul détail et un refrain qu'on reprend en chœur. La chanson doit raconter une aventure bouffonne, de plus en plus le rythme se précipite, les rires éclatent, les sourires s'élargissent. Il y a des coups de sifflet qui scandent et martellent le chant qui s'accélère toujours. Les mains frappent en cadence, les pieds battent la mesure, et puis, comme s'il n'y pouvait plus tenir, un des chanteurs sort du groupe, les poings sur les hanches, et commence à danser. Un autre le suit. La danse devient une pantomime animée de contorsions extrêmement comiques; et toujours ce chant, qui se précipite jusqu'à ce qu'enfin les danseurs accroupis, lançant leurs talons en avant dans un mouvement frénétique, exécutent une "cossaque" éperdue!

Mais c'est surtout à la fin de la journée que l'âme de ces pauvres Russes se ressaisit tout à fait, comme s'ils voulaient redevenir eux-mêmes, un peu, avant de s'endormir, avant de recevoir dans leurs rêves leurs maisons, leurs femmes et leurs enfants. C'est la prière du soir. Il y a un récitant et des chœurs qu'on reprend. Ils mettent toute leur âme dans cette prière qui se chante tout bas. Quelquefois même, plus bas encore et les portes bien closes, s'élève, plus beau d'être défendu, le rythme large, calme et puissant d'un chant qu'on ne veut pas qu'ils chantent.

Les Russes sont d'une habileté très ingénieuse pour fabriquer des objets de toutes sortes avec presque rien: bouts de planches, vieilles boîtes en fer-blanc. Au moyen d'élémentaires couteaux qu'ils ont faits eux-mêmes, en aiguisant un fragment de cercle de tonneau, ils taillent et sculptent avec un réel sentiment artistique. Ils font des croix en assemblant très curieusement d'innombrables petits morceaux de bois; ils découpent en lames fines des planchettes pour imiter le plumage léger d'un paon, les ailes étendues; ils sculptent un cosaque et son cheval, des petits bonshommes articulés, des boîtes à cigarettes, des aéroplanes. Ils ont perfectionné leur couteau, l'ont rendu pliant, ont ajouté au manche une fourchette. Ce sont les plus habiles parmi les petites fabricants.

Mais les Français travaillent aussi. Ils font des filets, des bagues avec des boutons de chasseurs à pied; des tailleurs confectionnent des calots, des chaussons avec des bandes coupées dans les pans de capotes; des musettes et des cravates avec des enveloppes de colle.

Dans un camp de prisonniers, les petits marchands sont les types les plus curieux. On vend de tout à leur marché; et c'est la cohue la plus pittoresque qui soit. Ceux qui ont sur les bras une boîte de cigares avec une pile de boîtes d'allumettes, glapissent: "Deux cigares pour trois sous allemands!" D'autres s'adressent aux véritables fumeurs pour leur proposer du papier à cigarettes "coupé à la main." Cette industrie est assez inattendue, mais elle répond à un besoin. En Allemagne, le papier à cigarettes est frappé de droits très élevés; il est donc très économique de le remplacer par du papier léger, découpé en petits carrés.

Les Russes sont innombrables à ce marché: ils vendent les objets qu'ils fabriquent. Un zouave brandit une missette de toile blanche: "Allons, pour 30 pfennings, enlevez-la; c'est la dernière!" Mais, quand il la vendue, il en sort une nouvelle de sa pélerine. On marchande, on discute, on palabre, on fait mine de s'en aller, on revient, le marchand baisse son prix d'un sou, parfois de deux. Ce sont des discussions sans fin. Un soldat allemand qui passe, ou une corvée, fend cette cohue qui se resserre aussitôt. Quand on en est sorti, il faut encore subir l'assaut des bons camarades russes qui, avec des mines de camelots affables, vous proposent des îômes que le pope leur donna, des médailles pieuses, des boutons d'uniformes; et puis voici, alignés le long d'une baraque, les marchands qui s'adressent aux gourmands. "Tel de ces négociants propose à la convulsiuse publique une boîte de harengs carimés qu'il vient d'ouvrir, des cornets de sucre, un pot de confiture. D'autres trouvent des boniments: "Pour 25 pfennings, affirme celui-ci, on a un repas complet; à boire et à manger: une tartine de pain et une bouteille de limonade!" Kadour, un gigantesque tirailleur algérien, balance au bout de son bras une petite marmite pleine de cacao bouillant qu'il vend dix pfennings le verre; d'autres circulent avec des boîtes de "roll nups", du sucre, des saucisses qu'ils ont achetées à la cantine et revendent avec un petit bénéfice. Ce bénéfice, il faut bien le dire, fut parfois excessif; et cela vient de ce que, dans les premiers temps, il était très difficile d'aller à la cantine. Plus tard, quand le service fut réglementé, et quand le prix des denrées fut affiché dans chaque baraque, le commerce des revendeurs fut anéanti. Combien d'entre eux y auront fait presque une fortune! Je veux dire qu'ils y ont bien gagné une dizaine de marks.

Un de ces commerçants malins imagina d'organiser une loterie, avec une roue qu'il fabriqua. On pouvait gagner pour cinq pfennings une bouteille de limonade qui en valait dix; on s'arrachait les billets.

Un autre fit mieux. Il ouvrit un café! L'enseigne en est: "Aux Poilus alliés." Tout l'hiver, derrière un comptoir recouvert d'une plaque de zinc, il vendit du thé, du cacao et du café; l'été venu, il s'est installé sous une tente et vend de la limonade. Son commerce est prospère; il a, pour ses clients, organisé un jeu de passe-boule. Il fait bon chez lui, on boit frais, on est installé bien à l'ombre. Un soldat, brocanteur dans le civil, continue au camp son commerce. Il achète à Pierre pour revendre à Paul. Il a obtenu de plus l'adjudication de la vente de la limonade pendant le concert.

Car il y a un concert dans presque tous les camps de prisonniers, en Allemagne. Le nôtre (si j'ose dire) est, à ce point de vue, très mal partagé. Non pas que les bonnes volontés et les initiatives fassent défaut, mais il y a cette division par compagnies qui sépare les prisonniers par groupes et gêne toute organisation. Le concert ne peut alors être que local. Heureusement, une troupe organisée nous est venue d'un autre camp. Ils avaient peint des décors, ils avaient des costumes; on chantait du Polin, du Mayol "en jaquette" (on avait trouvé une jaquette!); on jouait la comédie; il y avait des professionnels et des amateurs très adroits. Tout était installé comme dans un vrai théâtre; le rideau était fait de couvertures, la scène de tables, et le contrôle, à l'entr'acte, distribuait des contremarques. Mais le public n'était composé que des "habitues" d'une compagnie.

On donne aussi quelquefois des bals, et qui offrent un aspect bien particulier. L'orchestre est composé d'instruments fabriqués au camp, avec des boîtes de fer-blanc, des boîtes à cigares et des caisses à margarine. On obtient ainsi des tambours de basque, des violons et des violoncelles. Ces instruments, après avoir fait sauter les poilus sur des airs de café-concert, changent de répertoire le dimanche matin, et, à la chapelle, exécutent de la musique sacrée. On célèbre des messes chantées dans cette chapelle, installée dans une baraque vide mais aussi simple que les autres. L'autel, tendu d'andrinople, est souvent orné d'un bouquet de fleurs; le curé de la ville voisine prête une étole et un surplis aux prêtres prisonniers qui disent la messe. Je n'oublierai jamais la messe de Noël dite avant l'aube, dans la nuit, au matin froid, et l'affreux cafard qui pesa tout ce jour-là sur le camp. Il vient beaucoup de monde à la messe. La sortie de la chapelle est très mouvementée; on bavarde, on se retrouve; les inévitables petits marchands font leur trafic, c'est une occasion de plus qu'on a d'oublier un peu qu'on est ici loin... de tout.

Malgré ces remèdes contre le spleen, malgré ce pittoresque, ces gamineries, ces sourires parmi tant de tristesses, quel affreux séjour qu'un camp de prisonniers! Je le dis à tous mes camarades qui se battent: tout vaut mieux que d'être là, même la blessure grave.

On a ici l'impression d'être un déchu. On s'en veut. On se méprise. On a honte d'être inactif, tandis que là-bas d'autres "travaillent"; et puis il y a la fatigue, l'épuisement, la tuberculose qui vous guette, l'albumine qui frappe tant de trop "mal nourris."

C'est une grande infortune d'être prisonnier.

ANDRE WARNOD.

Retour d'Allemagne

(De notre envoyé spécial.)

Lyon.

Les derniers convois de grands blessés sont rentrés d'Allemagne. Il y a plus d'un mois qu'on les voyait passer ici. Le rassemblement de la plupart d'entre eux se faisait à Constance; sous la conduite d'officiers suisses, ils traversaient, parmi les sourires et les applaudissements, le territoire ami, trouvaient à la frontière les premières fleurs de chez nous, les premiers accueils, les premiers drapeteux; et puis le train continuait sa route, chargé de misères et de joies, pareil comme pour une fête, avec des fleurs rouges, blanches, bleues, à tous les képis usés, aux boutonnières de ces capotes en loques; et c'est à Lyon qu'après une dernière nuit de voyage, les pauvres blessés débarquaient; et c'est ici que pour la première fois, après des mois d'exil et de douleur, ils s'avancèrent à pas traînants sur de la terre française.

Je viens d'assister à l'un de ces derniers défilés. C'est un spectacle inouïable; un des plus pathétiques, un des plus beaux qu'ait pu donner cette guerre.

Une foule silencieuse couvre les quais de la gare. Il est huit heures du matin. Il y a là des délégations en uniformes, un groupe d'officiers, les hommes qui représentent le département et la ville; une musique qui attend... et puis, tout le long du quai où le train s'arrêtera, des femmes en blanc; les dames infirmières venues au-devant des prisonniers; et ainsi des mains de femmes seront les premiers maîtres qui se tendront vers eux; c'est à des bras de femmes qu'à la descente du train leurs bras s'appuieront.

Le voici. Il a ralenti sa marche de très loin; et je n'ai jamais vu un train s'avancer avec une si intelligente douceur. On pense à la Lison, à cette locomotive de Zola, qui avait une âme et qui mourait comme une personne. Je ne sais pas comment s'appelle celle-ci; mais on dirait qu'elle a une âme aussi; qu'elle est émue et qu'elle comprend. Toutes les têtes, tous les vieux képis fleuris sont aux portières; les plus valides n'ont pas pu attendre; ils s'entassent aux plateformes des wagons, brandissant leurs petits drapeaux neufs, erient: vive la France! Une longue acclamation leur répond; mais une acclamation sans violence, comme un profond murmure tendre de la foule. Il semble que la gare lyonnaise soit, à ce moment, une immense chambre de malades où la consigne est de faire le moins de bruit possible. Et de plus en plus doucement, le long train continue de rouler. Il n'y a plus maintenant de têtes aux portières, et ce qu'on aperçoit, ce sont des couvertures, des cadres de brancards superposés, et ça et là, une main qui agit vers nous un petit bouquet: les mains des couchés; ceux qui pensent: Vive la France! mais ne peuvent plus le crier. Et voici la murte saisissante: les clairons, sur le quai, sonnent aux chapeaux.

C'est le salut de l'armée à ceux qui reviennent. Toutes les sentinelles dans la gare, présentent les armes. Le train s'est arrêté. Je vois des gens qui pleurent, en battant des mains. Car la sonnerie aux champs, et la Marseillaise jouée aussitôt après; l'apparition des premiers blessés qu'on entoure et qu'on embrasse ont brusquement changé en joie la compassion angossée des premiers moments. Parmi ces "revenants" d'aujourd'hui il y a deux très jeunes officiers souriants, un peu pâles d'émotion, à qui leurs aînés viennent donner l'accolade: un lieutenant d'infanterie et un sous-lieutenant de chasseurs à pied. Ils ont fait venir de France des uniformes neufs, parce qu'ils n'ont pas voulu que des officiers français qui traversent l'Allemagne eussent l'air malheureux... mais il y a une manche vide à chacun des deux dolmans. On les amène sur le quai central de la gare, au milieu du groupe devant lequel vont défiler, doucement escortés par le cortège des dames blanches, les pauvres voyageurs loqueteux. C'est au milieu des cris, des applaudissements, dans le bruit joyeux de la fanfare coloniale qui leur joue les hymnes des Alliés, qu'ils s'avancent à présent, sur leurs bâtons, sur leurs béquilles, ou portés sur les brancards, levant leurs képis, leurs échéchias, les mains pleines de fleurs, entourés des infirmières qui les soutiennent et portent leurs paquets —

LOUISIANE ET MISSISSIPPI

Suite de la 1ère page.

Burns, jeune homme de 17 ans, a été tué à coups de revolver par Oliver.

Laurel, 28 août. — Si la montagne ne pouvait venir à Mahomet, dit la légende, Mahomet pouvait se rendre à la montagne. Ethel Jones, négresse, pesant plus de 300 livres, appelée comme témoin devant le tribunal correctionnel qui séjournait au deuxième étage de l'hôtel de ville, a refusé de grimper les escaliers. Le magistrat et tout le personnel de la cour ont dû descendre au rez-de-chaussée pour prendre le témoignage du monument humain.

pauvres bagages de chemineaux où il n'y a que des souvenirs de souffrance et de pauvreté. Derrière notre groupe sont alignés les mutilés de l'admirable école professionnelle que Lyon vient de créer; les rescapés glorieux dont la Ville a déjà fait des travailleurs heureux de pauvreté. Ils portent l'uniforme de l'école, le béret rehaussé du lion symbolique. Ils acclament les camarades qui passent, et soudain l'entends un cri: "Mon frère! mon frère!" le cri (que je n'oublierai jamais) d'une voix qui rit et qui pleure; c'est un mutilé de l'École qui se jette sur nous, nous bouscule pour qu'on le laisse passer, et, les béquilles rassemblées dans une main, s'élançant à "cloche pied" sur sa jambe unique pour aller tomber dans les bras d'un alpin, — du frère manchot qu'il vient de reconnaître au passage... Et peu à peu le vaste hall pavois où les blessés étaient attendus (la salle des bagages, devenue pour une heure salle des fêtes) s'est rempli. Derrière les comptoirs couverts de fleurs, il y a des chaises où tous se sont assis, à côté de leurs infirmières. Des goblets sont alignés où l'on a versé le champagne, et devant cette foule devenue silencieuse, le maire parle.

Il souhaite en quelques phrases très simples, très émus, la bienvenue à ceux qui reviennent. Il les remercie d'avoir noblement souffert. Et puis, après avoir décerné les justes paroles de louange et de gratitude; après avoir salué, à côté d'eux, les officiers suisses qui les accompagnent, et qu'on acclame, l'orateur renseigne ceux qui l'écoutent. Et jamais M. Herriot n'aura prononcé un discours plus émouvant et plus utile.

A ces hommes qu'on torturés des mois d'angoisse, d'ignorance de tout (et de mensonges!) il apporte la vérité, la lumière, l'explication simple et splendidement réconfortante des choses qui sont. Il les console, il les rassure; il les réjouit. Et il leur montre ce que demain doit être... "On vous a parlé d'une paix prochaine..." leur dit-il. Et il leur dit ce que devra être cette paix, pour être digne de la France, et digne d'eux qui ont souffert pour la patrie; et ce qu'à aucun prix cette paix ne doit être. Ils écoutent; et il fallait les voir écouter, les yeux grands ouverts, les faces douloureuses tendues dans une expression de joie et d'effarement qu'on ne saurait dire. Ils ont compris. Ils battent des mains fiévreusement, ils acclament, avec toute la foule, celui qui vient de leur dire les mots que, sans y avoir pensé peut-être, ils avaient besoin d'entendre. Et voici qu'un autre admirable spectacle les attend. Celui de la ville elle-même.

Devant la gare, les cuirassiers et les dragons sont rangés, sabre au clair; une foule impatiente les entoure, couvre, au delà, les trottoirs des rues et des quais; et c'est maintenant un autre défilé: celui des automobiles qui les mènent à leur premier gîte français, à l'hôpital, où ils vont se reposer. On les applaudit encore, le long des rues; on leur fera fête aussi longtemps que durera ce voyage...

Et voilà la bonne action que Lyon a recommencée plusieurs fois par semaine, depuis plus d'un mois. Le maire de Lyon, le préfet et d'autres représentants de l'Etat ou de la municipalité président tour à tour ces réceptions qui sont maintenant finies. Rien ne pouvait plus honorer cette ville que le très sobre et émouvant cérémonial dont elle a su les entourer.

Mais Lyon n'a pas fait que bien accueillir les grands blessés qui sautaient chez elle. Elle a voulu en sauver quelques-uns, — tout de suite. Je parlais tout à l'heure de l'École professionnelle instituée à Lyon depuis plusieurs mois. Nous dirons un autre jour ce qu'est cette œuvre, qui donne dès maintenant des résultats étonnants et doit désormais servir d'exemple à toutes les villes. — à tout le pays.

EMILE BERR.

L'ABELLE

de la Nouvelle-Orléans sert des abonnements au prix de 65 sous par mois, de nos bureaux, ou 15 sous par semaine pris au porteur. ETES-VOUS ABONNÉ?